

teté de son amour et de sa justice. Ultimement, seule la croix du Christ pourra parfaitement synthétiser les deux vérités.

*f. Israël parmi les nations (9.24-25)*

Et voici l'insulte finale. N'était-ce pas assez de dire que la confiance d'Israël dans le temple était un mensonge (7.4)? N'était-ce pas assez de dire que la fierté qu'il mettait dans la loi était un mensonge (8.8)? Faut-il encore que la marque distinctive de son identité dans l'alliance soit réduite à néant? Car c'est bien ce que la circoncision signifie depuis le jour où Dieu l'a exigée d'Abraham comme signe de la promesse d'alliance qu'il a faite à lui et à sa descendance (Gn 17.1-14). Elle avait été le premier acte de Josué quand le peuple avait posé le pied en Terre promise (Jos 5.2-8). Maintenant que Dieu est sur le point de l'expulser de cette terre, il fait bien comprendre que même la circoncision en soi est une marque physique externe qui ne prouve rien quant à la fidélité à l'alliance, qu'elle n'est pas le prétexte pour prendre de haut les autres nations, et qu'elle n'est pas une garantie de survie indéfinie sur cette terre promise.

En réalité, la circoncision était pratiquée par plusieurs autres nations, y compris celles qui sont énumérées ici. Ce qui est choquant ici, c'est que Jérémie place simplement Juda au rang d'autres nations « circoncisantes » – et pas même en tête de liste – comme pour dire : « Il n'y a pas vraiment de différence entre toi et ces autres nations que tu méprises tant. Elles pratiquent toutes la circoncision physique comme toi. Mais dans la réalité, tu es tout aussi incirconcis que ces peuples. Dans ton cœur et dans ta chair, tu as fini par ne pas être différent des autres peuples. »

La circoncision de la chair était en principe un signe de soumission du cœur à l'alliance. L'apôtre Paul le fait clairement ressortir quand il distingue nettement Israël « selon la chair » – c'est-à-dire ceux qui sont physiquement circoncis – du véritable Israël qui est circoncis du cœur, par la foi et par l'obéissance. Comparée à cette véritable circoncision du cœur (qui est liée à la foi en Christ et au baptême), la circoncision physique n'a aucune valeur en elle-même, de quelque façon que ce soit<sup>18</sup>. Cela dit, ce n'est pas Paul qui a inventé ce langage de la « circoncision du cœur ». Il n'a fait que

18. Rm 2.25-29; 9.6-7; Col 2.11-13; Ga 5.1-6.

mettre en rapport l'enseignement clair de l'Ancien Testament avec le Christ. Le Deutéronome et Jérémie appellent tous les deux à une telle circoncision spirituelle, vécue par l'écoute et l'observance de la parole de Dieu dans l'obéissance de l'alliance<sup>19</sup>.

### 3. La facture finale de l'idolâtrie (10.1-25)

Les nations constituent le lien entre la fin du chapitre 9 et le commencement du chapitre 10. De la même manière, Jérémie 10 débute et s'achève avec les *nations* (2 et 25). Cela ne fait pas que nous donner un indice sur la raison pour laquelle les éditeurs ont réuni les deux parties du chapitre 10 qui seraient autrement séparées, cela nous renvoie aussi à un autre texte vétérotestamentaire qui a certainement influencé Jérémie : il pourrait bien fournir le cadre des notions qui sous-tendent toute la compilation mise en forme de la prédication de Jérémie en 8.4 à 10.25. Ce texte, c'est le cantique de Moïse en Deutéronome 32.1-43<sup>20</sup>.

#### a. *Le Dieu vivant, ou les idoles mortes ? (1-16)*

Les nations en général courent après leurs faux dieux, mais les Israélites ne sont pas dupes – ou ne devraient pas l'être – et ils sont prévenus : *Ne cherchez pas à apprendre les pratiques des nations.*

19. Dt 10.16; 30.6; Jr 4.4; 6.10. Cf. Lv 26.41.

20. Dt 32.1-43 est une préfiguration de l'histoire vétérotestamentaire d'Israël dans un poème aussi vigoureux qu'imagé (ce que Paul a également transformé en préfiguration de la manière dont Dieu apporterait le salut aux nations, en Romains 9 à 11). Ce texte a les caractéristiques principales suivantes, dont toutes (sauf la dernière) sont explicitement reflétées en Jr 8.4 à 10.25 :

- Il dépeint Israël comme tordu, corrompu, boiteux, ingrat, pervers et infidèle.
- Il décrit le péché fondamental d'Israël comme le rejet de YHWH et la poursuite des autres dieux.
- Il établit un contraste entre la nullité de ces dieux, et la grandeur et la puissance du Dieu vivant.
- Il décrit le châtement divin en termes d'attaque violente (y compris l'image des serpents venimeux) qui dévorera les gens, la terre et les cultures, répandant la mort dans les maisons et les rues, et aboutissant à l'exil.
- Il voit les nations comme agents du jugement de Dieu. Mais, dans un retournement subit, il prévoit que Dieu en viendra à juger aussi ces nations ennemies, pour finalement sauver son peuple de la destruction totale.
- Il se termine par une mystérieuse invitation lancée aux nations à venir se réjouir de l'œuvre de Dieu (quelque chose que Paul relie à l'expansion de l'Évangile parmi les païens, Rm 15.10).

Car, eux, les enfants d'Israël, ont le privilège de connaître le Dieu vivant qui est à eux (16), et il faut qu'ils regardent encore la folie pure qui consiste à le troquer contre n'importe quoi d'autre.

Jérémie 10 est très semblable à la vaste prédication d'Ésaïe 40 à 48. Il a cependant ses particularités. Alors qu'Ésaïe s'attache fréquemment au pouvoir de YHWH de prédire et d'interpréter l'histoire, Jérémie n'aborde pas ce sujet ici, préférant se concentrer sur sa puissance créatrice. Dans son contexte, cela fait d'autant mieux ressortir le mauvais choix qu'Israël a fait en abandonnant YHWH pour d'autres dieux (cf. 9.13) et ouvre la voie à l'annonce du jugement que Dieu va prononcer sur les nations qui suivent le même chemin totalement insensé (25).

Le poème se décompose en quatre sections, dans chacune desquelles un aspect particulier des idoles est raillé puis mis en contraste avec YHWH, le Dieu vivant. Cela crée un texte à deux voies opposées alternant le négatif et le positif.

(i) *Impuissance contre puissance (2-7)*

Les idoles sont-elles de l'être ou du néant? Autrement dit : les faux dieux qu'adorent les humains sont-ils « vrais » en quoi que ce soit, ou seulement imaginaires? Cette question mérite une définition affinée. Si nous la posons en relation avec la culture et le comportement humains, oui, l'idolâtrie est une force importante, que l'on pense aux dieux qui ont un nom dans les grandes religions humaines, ou que l'on pense aux dieux anonymes mais tout aussi idolâtres des cultures dites séculières, tels que le consumérisme, le militarisme, le narcissisme, etc. Il y a bien là « quelque chose » dans le pouvoir spirituel des religions et des idéologies. Mais si nous posons la question en relation avec le Dieu unique, vivant et vrai, alors la réponse est non : comparés à *Dieu*, tous les faux dieux sont du néant. Ou, pour être plus précis et plus biblique, ce sont des non-dieux, des entités non divines. En vérité, ils sont « faits de main d'homme ». Telle est l'expression la plus utilisée à leur sujet. Les idoles que nous adorons sont des élaborations humaines.

Évidemment, sur le plan matériel, l'affaire est entendue. Les statues des dieux ont beau être terriblement onéreuses et sophistiquées, elles ne sont par essence qu'un « épouvantail dans un champ de concombres » ou *un palmier d'argent martelé* (la traduction est

incertaine ; mais c'est peut-être la métaphore la plus comique qu'on ait inventée sur l'idolâtrie), et elles sont physiquement impotentes. L'Ancien Testament n'est pas avare de bons mots sur l'absurdité des idoles qui ont toutes les parties du corps humain mais qui ne peuvent rien en faire<sup>21</sup> (5). Mais en réalité, cette affaire est tout à fait sérieuse. Car ce ne sont pas uniquement les statues qui sont le produit des mains humaines, mais les dieux eux-mêmes : eux aussi sont des fictions, des constructions, des inventions totales<sup>22</sup>. Une fois ces dieux démasqués comme d'impotentes impostures, on n'a ni à les craindre ni à leur faire confiance, *car ils ne sauraient faire aucun mal, de même qu'ils sont incapables de faire aucun bien*.

Par contraste, YHWH est incomparable par sa grandeur et sa puissance, et par sa souveraineté sur toutes les nations (6-7), une vérité bien connue d'Israël depuis que Moïse en a fait un chant de triomphe en Exode 15.

(ii) *Objets fabriqués contre Roi éternel (8-10)*

L'argument de cette strophe plus brève est quasiment le même que celui de la précédente. « L'éclat des dieux qui sont faits sur mesure disparaît<sup>23</sup> », et le *Dieu vivant et le roi de toujours* continuera de resplendir de gloire.

(iii) *Dieux périssables contre créateur de l'univers (11-13)*

Comme ces faux dieux *n'ont pas fait les cieux et la terre* (contrairement à Dieu ; l'écho de Gn 1.1 est patent), ils ne peuvent être que des objets à l'intérieur de l'ordre créationnel, d'où il s'ensuit qu'ils sont forcément périssables par nature comme tout le créé. Assurément, tel sera leur destin. Et tel fut leur destin. Car enfin, où sont passés les dieux dont nous connaissons les noms, ceux de l'Égypte, de Babylone, d'Assyrie, de Grèce, de Rome, de l'antique Bretagne ou de la Gaule?... En leur temps, certains d'entre eux avaient l'air de gouverner le monde. Aujourd'hui, nous ne les connaissons que par l'archéologie et les textes et légendes antiques. L'histoire est le cimetière des dieux. C'est un fait qu'ils disparaissent et *disparaî-*

21. Ps 115.5-7; 135.15-18; Es 44.9-20.

22. C'est un thème important que j'ai étudié de manière plus approfondie dans Wright, *La mission de Dieu*, chap. 5.

23. Kidner, p. 56.

*tront de la terre et de dessous le ciel.* Malheureusement, notre capacité humaine à les ressusciter et à les remettre en état sous différents noms paraît sans limites.

Les versets 12 et 13 font écho à de nombreux psaumes, rappelant peut-être en particulier Psaumes 33.6-9 et les grandes traditions sur la création dans la littérature sapientielle dont Job 38 à 41 est emblématique.

*(iv) Pacotille sans valeur contre Dieu d'Israël (14-16)*

Le fait qu'Israël n'ait pas été mentionné jusqu'ici fait ressortir la portée universelle à laquelle prétend ce poème. Oui, YHWH est le Dieu d'Israël, mais avant cela et au-delà de cela, il est le Seigneur souverain, Créateur de l'univers et il règne sur toutes les nations. En comparaison, les idoles sont des objets de honte, justement parce que leurs prétentions sont frauduleuses. Elles sucent la vie d'une nation avec ce qu'elle a de plus précieux (ce que nous coûte toute notre idolâtrie est stupéfiant), mais elles ne sont jamais là au moment où on a le plus besoin d'elles. À la base, l'idolâtrie est un jeu de dupes, mais on n'en tire jamais la leçon avant qu'il ne soit trop tard.

Au contraire, Israël, le peuple de Dieu à qui nous appartenons par la foi en Jésus-Christ, a le privilège et la responsabilité inestimables de connaître Dieu personnellement. La grâce absolue dans cette relation est soulignée par le fait que Dieu est désigné comme *la part de Jacob* – Jacob le tricheur, Jacob le trompeur! Jacob qui a donné son nom à toute la nation de magouilleurs qui est issue de lui<sup>24</sup>. Ce peuple pervers s'est néanmoins vu confier la connaissance du Dieu vivant. *C'est lui qui façonne tout*, et il a désigné Israël, ainsi que nous tous qui sommes en Christ, comme *son patrimoine* – son trésor familial. Le vocabulaire du verset 16 est réversible. Nous lui appartenons, de même qu'il nous appartient.

***b. Finalement expulsés (17-22)***

Ceux qui ont mis ce livre en forme n'auraient pas pu produire un choc plus violent, en plaçant cette description finale de l'exil et la douleur terrible qu'elle entraîne immédiatement après l'hymne de

24. En 9.3, le vers qui dit : *tout frère est un perfide supplantateur* est exactement, en hébreu : « chaque frère est un “Jacob” », un supplantateur.

louange à la grandeur et à la gloire de Dieu. Le peuple qui a eu le Créateur de l'univers comme sa *part* et le privilège d'être son *patri-moine* – des termes qui évoquent l'identité, la sécurité et l'anticipation de l'avenir (16) – est décrit en train de ramasser ses misérables *affaires* et de prendre la route comme une cohorte de réfugiés anonymes, sans espoir et sans avenir, éjectés de la terre qu'ils croyaient détenir pour toujours. Mais puisqu'ils avaient insisté pour troquer la gloire de leur Dieu contre la vanité des idoles, ils allaient en payer le prix en troquant la bénédiction de leur terre contre la malédiction de l'exil.

Il en va de même pour un dernier débordement de chagrin de la part du prophète, Jérémie acceptant le fait qu'il aura à supporter ce que le peuple lui-même devra souffrir (ce qui va être le cas, même s'il ne sera pas emmené par les Babyloniens mais par son propre peuple jusqu'en Égypte). Une fois de plus, nous entendons le duo entre la voix de Jérémie (19) et la voix de Dieu (20). Dieu se sent désormais aussi SDF que son peuple, ce peuple trahi sans le moindre état d'âme par ses dirigeants (21). Il n'y a maintenant plus rien d'autre à faire que d'attendre l'invasion depuis le nord (22) que Jérémie avait prévue depuis sa vision de la marmite bouillonnante au premier chapitre.

### *c. Une prière et une espérance (23-25)*

Et pour finir, une prière de conclusion. Tout cet étalage qui se répand depuis 8.4 a éprouvé notre imagination et nos émotions jusqu'à leur tréfonds. Maintenant, nous ayant donné un certain accès au cœur de Dieu, cette partie se conclut avec une parole glissée dans l'oreille de Dieu. Ces paroles, notamment le verset 25, ont pénétré jusque dans la vie de prière des exilés : on le voit très bien à la manière dont elles sont intégrées dans un psaume de lamentation provenant manifestement du violent traumatisme de ceux qui ont survécu à la destruction annoncée par Jérémie, le Psaume 79 (voir notamment les v. 6-7).

La prière commence par reconnaître humblement les limitations humaines et la souveraineté de Dieu (23), se poursuit en implorant la miséricorde divine (24) et se conclut en invoquant la justice de Dieu (25).

Certes, le verset 24 jaillit comme une requête personnelle, mais il est plus que probable qu'en disant *moi*, Jérémie s'identifie avec le peuple dans son ensemble (comme il l'a si souvent fait). S'il doit y avoir un châtement – et il est désormais admis qu'il doit y en avoir un (9.8) –, qu'il soit disciplinaire et non intégralement destructeur. Une lueur d'espoir apparaît : la destruction et la souffrance liées à la chute de Jérusalem seront intenses. Mais selon le projet ultime de Dieu, ce ne sera pas la fin finale. Il y aura un avenir. La grâce triomphera (31.11 ; 46.28).

Deutéronome 32.27-42 décrit comment Dieu, après s'être servi des nations comme instruments de son jugement contre Israël, retournera ce jugement contre ces mêmes nations. Jérémie transforme cette attente en prière, supplication pour que Dieu soutienne lui-même sa justice (25).

Mais comment passer à côté de l'ironie aveuglante de cette prière, placée comme couronnement à la fin de toute cette section. Car si Dieu doit juger *les nations qui ne le connaissent pas, sur les peuples qui n'invoquent pas son nom*, qui se coule dans cette définition mieux qu'Israël ? C'est bien Israël qui a refusé de connaître Dieu (9.2, 5). C'est bien Israël qui a continué à invoquer tous les autres dieux sauf le Seigneur. Alors, qui est-ce qui mérite le plus le jugement évoqué dans cette prière ? Là encore, le texte de Jérémie remet chacun à sa place. Si les nations doivent être jugées et châtiées, alors *idem* pour Israël.

Mais qu'en est-il de l'inverse ? S'il peut y avoir de l'espoir pour l'avenir d'Israël, peut-il y avoir de l'espoir pour les nations ? Cette question ne trouve pas de réponse ici. Mais ça viendra. Et la réponse sera encore une surprise de plus (12.14-17).

### **Considérations théologiques et homilétiques**

- La dimension la plus dérangement de ces chapitres est peut-être la combinaison de colère et de douleur au cœur de Dieu. Comment tenir ensemble ces deux aspects et prêcher convenablement dessus ? Les commentaires sur 8.14-23 ci-dessus peuvent nous aider à au moins éviter de les opposer à tort. Le registre des émotions dans les mariages brisés peut aussi nous aider à nous souvenir de la nature extrêmement intime de la relation de Dieu avec son peuple.

- Réfléchissons à la facilité avec laquelle on peut proclamer les Écritures tout en « rejetant la parole du Seigneur » dans la pratique (8.9). À première vue, on peut penser à ces théologiens et à ces leaders d'Églises qui donnent des éléments astucieux pour cantonner les critères éthiques aux cultures antiques dans lesquelles les textes ont émergé, s'accordant, à eux et à leurs disciples, la liberté d'approuver ce que la Bible condamne et de condamner ceux qui s'efforcent de vivre selon ce que la Bible approuve. Mais il y a aussi ceux qui proclament la véracité et l'autorité de la Bible dans leurs confessions de foi, alors que leur soumission à la Bible est un mélange hautement sélectif de thèmes obsessionnels et de thèmes occultés. Certains, par exemple, donnent de la voix et militent en faveur des normes bibliques en matière de sexualité, mais restent muets quant aux enseignements bibliques bien plus insistants sur des enjeux comme l'injustice, la pauvreté, le racisme, la corruption et l'attention à porter à la création de Dieu. Certains de ceux qui affichent des exigences maximales sur leur doctrine relative à l'autorité de la Bible paraissent très bien se satisfaire de se comporter de manière fort peu biblique dans la gestion de leurs désaccords avec les autres frères et sœurs chrétiens.
- On trouvera difficilement une description plus ramassée et plus pertinente que 9.1b-5 de la culture de la « désinformation » (euphémisme contemporain pour désigner le mensonge public) dans laquelle la société occidentale a largement sombré. Que voyons-nous ?
  - la pollution des médias par une propagande qui se présente comme de l'information ;
  - la prise de contrôle de très nombreux médias par très peu d'empires mondialisés et très puissants ;
  - l'étouffement du véritable journalisme d'investigation qui essaye au moins d'exposer et de dire la vérité ;
  - l'industrie de la « com' » qui va inventer l'histoire que vous voulez, moyennant un certain tarif, et la paresse des médias, des politiciens et du public qui vont la gober, appât et hameçon compris ;
  - la subversion de la science par les intérêts commerciaux afférents de ceux qui ont gros à perdre si la vérité venait à être



connue (qu'il s'agisse du tabac, de la recherche pharmaceutique, du commerce des armes, des « dommages collatéraux » dans les guerres, de la destruction de l'environnement ou du changement climatique);

- l'obsession des politiciens pour le contrôle de l'information et sa manipulation, ainsi que leur art consommé d'esquiver les questions;
- et dans la population en général, les statistiques effrayantes sur le nombre de ceux qui ne voient aucun mal à mentir à leur employeur.

La faillite de la vérité s'imisce dans tout le champ culturel, depuis la salle de conférences jusqu'à la chambre à coucher, et le prix en est astronomique.